

## ABEL ET ELISE

On avait pris l'apéro sur des tables de bois dressées au bord de la Sèvre. A plusieurs reprises, le swing de la petite formation de jazz Nouvelle Orléans avait menacé de faire chavirer la vieille plate où l'on avait installé les musiciens. Abel posa ses lèvres au bord de son verre. Il s'étonnait déjà ce que ce vin de France puisse se marier aussi harmonieusement avec la musique de Louisiane. Il lui semblait que la Nouvelle Orléans et le Muscadet partageaient une sorte de bonheur d'être, quels que fussent les aléas et les difficultés de la vie, une vigueur et une légèreté qui, loin de se contrarier, s'épaulaient pour répandre sous les arbres une simplicité rare et forte.

C'était la troisième année qu'il venait au Pé de Sèvre, sa trompette en bandoulière. Il se sentait plus en vacances qu'en tournée. " Ce n'est pas pro, Abel, lui avait reproché son agent artistique avant son départ. Tu disparais pendant trois jour pour des clopinettes quand j'aurais peut-être pu te trouver un ou deux bons contrats. Tu vas te griller à casser les prix." Abel avait haussé les épaules. Il ne venait pas au Pallet pour travailler mais pour jouer. Il venait faire la fête et retrouver des amis.

La robe du vin brillait dans le soleil comme les cuivres sur la plate; la première gorgée lui parut aussi fraîche qu'un solo de clarinette avec un rien de verdure de banjo en fond de bouche. Il posa son verre à regret pour applaudir les collègues qui venaient

d'achever " Hight Society", "ceux de la haute", un standard New Orleans à décoincer une commission d'énarques en charge de la politique viticole européenne. Tout le monde connaissait Abel, ici. Et il connaissait tout le monde. Les vigneronns bien sûrs, les pères et les fils, les beaux frères et les neveux du Pé de Sèvre, de la Cognardière, du haut et du bas du bourg et de tous les villages de la commune, mais aussi les autres, ceux que la vie avait tenu à l'écart des vignes, les profs, les fonctionnaires qui travaillaient à Nantes, les ouvriers et les routiers que les patrons envoyaient jusqu'à l'autre bout du département et dans la France entière, tous ceux qui aimaient la musique et le bon vin et qui trinquaient de tables en tables. Le Pallet construit sur une route, une rivière et une voie ferrée était un pays où les racines n'avaient jamais empêché personne de bouger.

**A** la fin du premier concert, la petite foule remonta en procession et en musique jusqu'au village où d'autres musiciens avaient pris place dans les cours de fermes. On grillait de la viande sur des sarments de vigne et les gamins couraient dans les ruelles entre les maisons à escaliers. Cela ne ressemblait pas à ces festivals de jazz que des professionnels organisent dans les cités historiques pour faire les poches des touristes de passage. Si les fermes et les maisons étaient anciennes et de caractère, elles étaient bien vivantes, comme en témoignaient les engins et les outils de travail remisés pour l'heure sous les hangars. Abel sortit sa trompette et poussa son étui dans une cave proche où un quarteron d'anciens faisaient le siège autour d'un tonneau renversé.

— Vous ne venez pas, demanda-t-il.

— On t'entend bien d'ici, répondirent les anciens. Et quand tu auras soif d'avoir trop soufflé dans ton machin, c'est toi qui viendras nous rejoindre.

Il prit place entre le piano et la batterie et commença à jouer. Le soleil brûlant de la journée était descendu derrière les coteaux. Il faisait bon. "Un peu d'eau, beaucoup de soleil, les vendanges seront bonnes" entendait-on dans toutes les conversations. Il n'avait pas envie ce soir, il n'avait jamais envie à Jazz sur Lie, d'harmonies tarabiscotées, de chorus frimeurs et de grandes démonstrations de virtuosité. Pas besoin de faire le malin ici, pas besoin de vouloir prouver qu'il était le meilleur, le plus grand, une pointure. Il était chez lui et cela lui suffisait. Il n'y avait pas de critiques à impressionner, de producteurs à séduire, rien que des oreilles d'amis à laver de la soupe quotidienne des radios. "A Jazz sur Lie, disait-il à ses copains musiciens, pas besoin de jouer funk, ni hard, ni rock, ni be-bop. Ce n'est même pas la peine de jouer cool, il suffit de jouer frais. A Jazz sur Lie, il faut jouer Muscadet. Quand t'as compris ça, t'as tout compris."

Il n'aurait pas su dire pour quelle raison il se sentait si parfaitement chez lui ici, lui, le grand black dont les ancêtres vendangeaient le coton dans le Sud des États-Unis, au milieu de cette petite foule blanche et attentive. Il se sentait comme au retour d'un grand voyage, au bout d'un chemin dont il avait oublié les méandres. Au troisième rang à gauche, une fille lui souriait sous un grand chapeau de paille orné de fleurs et de fruits en papier. Elle portait une robe légère qui découvrait ses épaules halées. Un peu de pluie, beaucoup de soleil... Abel pensa aux vendanges que tous prédisaient excellentes et rendit son sourire à la fille. Elle ne devait pas avoir dix-huit ans. Il joua jusqu'à la nuit noire. Jusqu'à la nuit noire, la fille ne le quitta pas des yeux.

A l'heure où les mères commencent à courir en tous sens à la recherche des petits que, tout de même, il faudrait songer à mettre au lit, les jeunes et les grands descendirent derrière les musiciens jusqu'au chapiteau qu'on avait dressé dans un près au bas du pays. Les bouteilles suivirent dans un tintement de samba. Abel remarqua que la fille du concert tenait sous le bras un étui long et noir.

— Une flûte, demanda-t-il ? Tu en joues ?

— Juste en amateur, s'excusa la fille confuse.

Bien qu'elle fût brune à la peau mate et que la nuit fût assez noire, Abel devina le rose qui lui montait aux joues.

— C'est bien, dit-il. J'aime bien les amateurs, ce sont des gens qui aiment.

Réalisant en même temps qu'il la prononçait ce que sa phrase pouvait contenir d'invitation un peu trop directe, il tenta de se rattraper.

—Je veux dire que si tu veux jouer avec nous, tu peux. On va faire le bœuf. Tout le monde est bienvenu.

Il n'était plus question, sous le chapiteau, de programmation ni d'ordre de passages. A l'écart des habitations de manière à préserver la tranquillité de ceux qui estimaient normal d'avoir le droit de dormir en paix à cette heure avancée de la nuit, les musiciens pouvaient continuer la fête et mêler leurs sonorités en toute liberté pour le plus grand plaisir de leurs auditeurs. C'est ainsi que se mêlèrent bientôt sous la grande toile bleue le sitar indien et le banjo des cow-boys, les sax urbains de Chicago et les cuivres "dixie" des plantations du Sud. Si d'aventure un accordéon de campagne avait voulu se joindre au concert, personne n'aurait eu le front de le repousser tant la musique,

à cette heure, se fichait des frontières et donnait à chacun la parole dans un monde si vaste qu'on n'en voyait pas le bout. Dans la salle, ceux de l'harmonie du Pallet projetaient de transformer la fanfare en groupe afro-cubain. Los Palletieros !

Fort de son statut d'ancien, Abel menait l'orchestre improvisé, courant de l'un à l'autre pour proposer un thème, préciser une grille, déterminer un tempo et inviter les moins habitués à ces improvisations fréquentes entre jazzmen à rejoindre le groupe des musiciens qui ne cessait de s'étoffer sur le plateau. C'est alors qu'il remarqua pour la troisième fois la fille au chapeau fleuri. Les spectateurs n'étaient plus que quelques dizaines massés en bas de l'estrade. Elle se tenait à distance, seule, sa boîte noire serrée sur sa poitrine, hésitant entre deux mondes.

— Une flûte ! Il nous faut une flûte ! lança Abel.

Après tout, si la fille était venue avec son instrument, ce devait bien être parce qu'elle avait envie d'en jouer. Tous les regards se tournèrent vers elle.

— C'est que, balbutia-t-elle, je n'ai jamais fait de jazz. Je joue classique...

— Ici, on n'est pas sectaires, répondit Abel. Nous t'écouterons d'abord et c'est bien le diable si, au bout de quelques mesures, aucun d'entre nous ne se trouve l'envie de t'accompagner.

La fille hésita, jeta à droite et à gauche des regards de panique et se résolut à sortir son instrument avant que l'assemblée tout entière ne commence à scander "la flûte ! la flûte !" sur l'air des lampions.

Elle grimpa sur le plateau, plus pâle que la lune, monta sa traversière et y posa ses lèvres dans un grand silence.

Elle joua. Et la musique qu'elle offrit semblait venir d'un autre temps, d'un autre monde. Elle était fragile et forte comme la mémoire. C'était une musique du temps où l'on chargeait le Muscadet dans le petit port des bords de la Sèvre, du temps où les embarcations de l'amiral de la Galissonnière ramenaient au pays les merveilles botaniques de la lointaine Acadie. Il y avait alors au château une magnifique collection de plantes et d'arbres exotiques, des plantes et des arbres du pays des ancêtres d'Abel. Comme elle revenait au thème avec lequel elle avait commencé, le musicien noir vint discrètement la soutenir de sa trompette bouchée. Doucement, avec beaucoup de précautions, comme on accompagne un enfant qui commence à marcher pour sa première sortie dans le jardin. Tous les autres écoutaient, leurs instruments sur les genoux. On applaudit vivement à la fin du duo et chacun comprit, sans que nul n'ait besoin de le dire, que la soirée venait de trouver là son achèvement. Les musiciens bouclèrent leurs étuis tandis que les derniers spectateurs quittaient lentement le chapiteau.

— J'ai tout fait rater, fit la fille au bord des larmes. A présent, tout le monde s'en va. La fête est finie. C'est ma faute.

— Que tu es bête, lui répondit Abel.

Ce fut son premier mot d'amour. Il lui demanda son nom. Elle s'appelait Élise. Tous ceux du Pallet qui connaissent leur histoire surent que le moment était venu de laisser face à face Abel et Élise.

Comme ni l'un ni l'autre n'était pressé de rentrer, ils remontèrent ensemble sur les coteaux pour une petite balade à la fraîcheur nocturne. Les grappes gonflaient

leurs raisins sous la lune du haut du Pé de Sèvre à la Jeannière et, à perte de vue, autour du château de la Galissonière. Un gros camion passa dans un nuage de poussière sur le chemin entre deux parcelles de vignes. Abel s'étonna.

— On travaille la nuit, ici ?

Élise lui expliqua que dans un hangar de la propriété viticole, chez Pierrot, on préparait des envois de vêtements, de médicaments, de nourriture et même de matériel médical, des blocs opératoires, hôpitaux d'urgence en pièces détachées, pour les pays du monde touché par la faim, la guerre ou la dictature, souvent les trois à la fois. Chaque année, avec plus de deux cents personnes, elle aidait à mettre en paquets les colis de Noël pour des enfants du monde entier. Haïti, Bosnie, Liban, Kurdistan, Palestine, elle égrenait des noms de pays qu'on lit dans les journaux comme si elle avait des amis dans chacun d'entre eux.

— A vous entendre causer dans les caves, sourit Abel, à vous entendre causer de la terre d'ici, de la vigne d'ici, du vin d'ici et du pays d'ici, on pourrait vous croire... comment dire...

— Un peu renfermés, l'aida Élise, un peu chauvins, rabougris des racines ? Ce n'est pas parce qu'on aime sa terre qu'on se ferme à celle des autres. C'est même souvent le contraire. Le Pallet s'est bâti sur une route, un passage. Autrefois, le Muscadet partait de Port Domino en barriques sur les gabares. Les bateaux revenaient chargés de sable, de chaux, de bois, de charbon et des arbres étranges que collectionnait l'amiral de la Galissonière.

— Je sais cela, fit Abel. Mes ancêtres ont peut-être voyagé sur un des bateaux de votre grand amiral, entre l'Afrique et la Louisiane. Bois d'ébène à l'aller, - c'est ainsi que l'on désignait pudiquement les cargaisons d'esclaves - bégonias au retour. Les hommes et les plantes ont fini par s'acclimater là où les avait portés. C'est sans doute pour cela que j'ai l'impression d'être un peu chez moi quand je viens ici.

Ils continuèrent à marcher en silence le long des maisons endormies du bourg. La longue route de Saint-Michel à Saint-Vincent, de Saint-Vincent à Sainte-Anne, la longue route du pays qui court de la Chapelle des Droits de l'Homme au souvenir d'Abelard semblait accrochée à la voie ferrée comme un sarment sur le fil de la voie ferrée. Naturellement leurs pas les ramenèrent en bord de Sèvre avant l'aube. On suit toujours sa pente.

**I**ls se retrouvèrent tous les deux sur la jetée de vieux pavés du Port Domino quelques heures avant que le jour se lève. La nuit était pleine des musiques que la nature invente en été. Elle avait sorti sa flûte, en tapotait distraitement les clés à la recherche de sons en harmonie avec la Sèvre.

— J'aime bien comme tu joues, dit Abel. Tu joues comme les rivières de chez toi. Lorsque j'entends ta musique, ma soif s'éteint plus sûrement qu'au fond d'un verre et pourtant, je voudrais boire encore. Et encore entendre le murmure de ta flûte.

Elle protesta dans le noir qu'elle ne faisait que jouer comme on le lui avait appris et qu'elle avait encore beaucoup à apprendre. Que lui, Abel, pourrait être son professeur. S'il le voulait bien.

—Vous jouez comme on rit, disait-elle. Vous swinguez comme le cœur qui bat tout au fond de la poitrine. J'aimerais que vous m'appreniez à rire. A rire et à voyager...

Il se sentit un peu à l'entendre le vouvoyer de la sorte. Il emboucha sa trompette et souffla tout doucement pour ne pas réveiller les gens derrière les volets clos des maisons. Elle lui répondit de sa flûte et ils discutèrent ainsi un bon moment sans mots et sans paroles, sans tu ni vous. Comme la nuit pâlisait, ils se découvrirent l'un l'autre dans le matin qui venait. Sous prétexte de musique, ils comparèrent la forme de leurs lèvres et les dessins qu'elles inventaient sur l'embouchure de leur instrument. Celles du trompettiste et celles de la flûtiste dessinèrent ensemble un baiser.

— Doucement, dit-elle quand il fit glisser sa robe sur ses épaules, doucement s'il te plaît.

Il s'efforça de se faire aussi doux que la caresse de la Sèvre sur les pavés de la jetée, aussi tendre que l'eau sous le ventre des barques. Il se fit traversière, un murmure de mer. Elle se laissa prendre comme une gabare par le vent. Son cœur battait un rythme de salsa des îles, un tempo sauvage inconnu de ses partitions d'enfant. Le rire était au bout du voyage, le rire d'Abel à celui d'Élise mélangé sur le bord de la rivière.

**L**e lendemain matin, tous les musiciens du festival menèrent le pays en promenade musicale à travers les chemins et les vignes jusqu'au musée du vin où devait se donner le dernier concert. Élise était de la partie. Elle marchait au côté d'Abel. Certains qui s'étonnèrent ne pas entendre le son de la flûte ni celui de la trompette se souvinrent des paroles de maître Abélard contant sa rencontre avec la belle Éloïse.

*" Nous échangeons plus de baisers que de propositions savantes. Mes mains revenaient plus souvent à son sein qu'à nos livres. L'amour plus souvent se cherchait dans nos yeux l'un de l'autre, que l'attention ne les dirigeait sur le texte..."*

Ils marchèrent enlacés du Pé de Sèvre jusqu'au pied du Château du vénérable Pierre. Heureusement, il ne se trouva nul moderne chanoine pour couper net aux amours d'Abel et d'Élise. Le sécateur est un outil trop noble chez les vignerons pour servir d'aussi basses besognes.

Juste avant de rentrer sur Nantes, Abel voulut visiter la chapelle Saint-Michel consacrée aux Droits de l'Homme. Il y trouva la liberté de pensée et la générosité du vieux moine qui naquit au pays voilà un bon sacré paquets de bouillons.

— Tu sais ce qui serait beau, dit-il à Élise venue l'accompagner sur le quai de la gare, ce serait que tous ceux qui ont à voir avec le Pallet, les descendants du bois d'ébène, les enfants des camps, les fils de la guerre et les esclaves modernes qui cousent au loin les ballons de foot qui font rêver les gamins d'ici, que tous ils viennent un jour jouer la musique de leur terre. A la fin du concert, on ouvrirait les bouteilles. Je suis certain que le Muscadet irait avec tous.

Son rêve déposé dans le regard de son amie, Abel disparut par le train. Il paraît qu'aujourd'hui encore Abel et Élise échangent du courrier. On ne dira rien des lettres modernes d'Élise à Abel. Elles appartiennent au domaine privé et c'est très bien ainsi.

*Une semaine à la campagne* © Éditions l'Harmattan 1998.